



La traque, sur fond d'apocalypse

Terreur climatique et « monde d'après » nourrissent les derniers romans d'Olivier Norek et Thomas Sands.

PAR JULIE MALAURE

« **L'**apocalypse arrive », clame un animateur radio dans le nouveau roman d'Olivier Norek, *Impact*. Il grêle à Montbrison, au sud de la Loire. Des « boules de pétanque lancées à 190 kilomètres-heure » pilonnent le sol, fracassent les crânes et les pare-brise des voitures. Ça change du Nigeria, où il fait 46 °C. Une température « inédite, même pour ce coin d'Afrique ». On saute quelques pages pour rejoindre un bébé dont le premier cri ne vient pas, les poumons endommagés par une catastrophe écologique. « *La fin du monde est proche* », proclamait Philippulus, le prophète dans Tintin, sauf que ce n'est pas une *Étoile mystérieuse* qui risque de s'abattre sur

nos têtes. Ni une météorite, ni une invasion martienne, ni une guerre atomique, ni, vraisemblablement, un virus (encore que). Ce qui cause notre perte ne vient pas de l'extérieur. Ce qui nous tue, doucement, dans *Impact*, c'est le réchauffement climatique. Autrement dit, nous.

Extinction massive des espèces, explosion de la mortalité infantile, anéantissement des grandes forêts, fonte des glaciers, raréfaction de l'eau potable, tempêtes, inondations... L'arrière-plan d'*Impact* rappelle l'essai de Fred Vargas paru l'an passé, *L'Humanité en péril* (Flammarion); Greta Thunberg peut en sourire d'aise. L'histoire met en scène la prise d'otages du PDG de Total et de la directrice financière de la Société générale par un homme, Virgil Solal, dont le fils a été assassiné. Le ravisseur va être profilé par une psycho-criminologue, Diane Meyer, et traqué par un policier, le capitaine Nathan Modis. Une affaire de terrorisme vert. Ou de « résistance », selon le point de vue dans lequel se place Norek. Un roman avec des personnages à noms d'ouragans, dont le fil alterne avec des chapitres courts, appelés « Nouvelles du monde », qui égrenent de vraies informations sur le dérèglement climatique piochées dans la presse,

Désolation. Incendies (ici, ceux de Californie en 2018), montée des eaux, sécheresse dessinent les paysages de Norek et Sands.



« Impact », le cri de guerre de Norek

Virgile Solal était un militaire, un homme de bien, avant que

son enfant ne soit assassiné. Le coupable ? L'air que nous respirons. La pollution. Le roman de Norek, dans la droite ligne d'*Entre deux mondes*, son roman sur la Jungle de Calais il y a deux ans, transforme l'air du temps – le réchauffement climatique – en une tragédie personnelle. Suivant le principe de la légitime défense, Solal entre en résistance contre les pollueurs, kidnappe le PDG de Total puis la directrice financière de la Société générale. Les ravisseurs se présentent avec des masques de Panda balafrés de sang, comme celui de Guy Fawkes dans *La casa de papel*. Le groupe se fait appeler Greenwar, réclame 20 milliards d'euros. Il rendra l'argent si le même montant est investi dans la recherche sur les énergies vertes. Un changement radical du grand capital ne pouvant se faire sans avancée technologique majeure. Aux trousseaux de Solal, Diane la profileuse et Nathan le flic, d'autres justiciers. Dans ce roman, il est au fond éminemment question de justice. Celle dont certains s'estiment lésés ■

« Je me demande si vous voyez, dans votre miroir [...] les cadavres des neuf millions de morts annuels par pollution. » Olivier Norek, « Impact »

tels les océans de plastique ou les ours de Sibérie mangeurs d'hommes.

Rien qu'un nouveau polar écolo, direz-vous ? On se souvient du *Zoo de Mengele* (J'ai Lu), du Norvégien Gert Nygardshaug, un classique qui tirait la sonnette d'alarme en 1989 sur les conséquences écologiques et humaines de la déforestation de l'Amazonie. Ou du tout récent *Gang de la clef à molette*, d'Edward Abbey (Gallmeister, 2019), sur les ravages de l'industrie américaine dans les territoires de l'ouest. On sait aussi que le prochain Caryl Férey sera dans cette veine, en Russie. Mais chez Norek, nous sommes en 2022. Et au délitement du monde, lent et généralisé, s'ajoute une légère anticipation temporelle. Un petit bond dans le temps qui change tout. Ce futur ressemble à s'y méprendre à ce qui pourrait advenir. Le lecteur se trouve confronté au fantôme du futur, comme Ebenezer Scrooge dans *Un chant de Noël*, de Charles Dickens. « C'est le slow burn », nous explique Aurélien

Masson, ex-directeur de la « Série noire » de Gallimard passé aux éditions Les Arènes. Un « traitement lent de l'apocalypse » dans la fiction, comme dans le nouveau roman du Français Thomas Sands, *L'Un des tiens*, qui « pourrait se passer en 2030 », poursuit l'éditeur. Un demain plausible, donc, comme chez Norek, mais dans un esprit davantage survivaliste.

Fragilité. « Nous vivons un très lent délitement, plutôt qu'une apocalypse soudaine », fait écho Sands, à propos de son deuxième roman (après *Un feu dans la plaine*), qui se dit nullement « effrayé par la disparition de l'espèce humaine », mais au contraire la conçoit inscrite dans une certaine logique. Dans son livre, l'écrivain de 29 ans brosse le « monde d'après » à travers la vie ratée de son narrateur, Marie-Jean, sur les talons de son frère, dont il veut faire la peau (*lire l'encadré ci-dessous*). Dans des villes à l'abandon, où les gares sont en ruine et les boutiques fermées, subsistent de maigres récoltes sur des étals de fortune, et ce qui a été sauvé de « la débâcle ». « Ce qui soudain resurgit des greniers, caves, du passé récent » : lampes de poche, réveils mécaniques et téléphones dont la tonalité s'est tue depuis qu'il n'y a plus de lignes. Plus

« L'Un des tiens », le grand nivellement de Sands

On ne sait pas comment le monde a glissé, simplement que les choses se sont transformées. Nous sommes après « le grand nivellement » : le confort, la technologie ne sont plus. L'herbe a jauni, les fleuves ont tari, les bêtes sont mortes, quelques humains résistent. On sait de Marie-Jean, avec qui nous embarquons, que ses parents sont morts du virus, que sa femme est devenue folle après le passage des hordes, qu'il a tué son fils de ses propres mains et qu'il cherche son frère Timothée, pour l'abattre. On sait qu'il va croiser Anna, qu'elle va le sauver. On sait enfin que Timothée se cache dans les montagnes. Des personnages émouvants, pétris de souvenirs et de désespoir dans un éternel couvre-feu. Notre futur, peut-être ? ■



Ruines. Une station essence de Fresno (Californie), le 8 septembre 2020, après les gigantesques incendies qui ont ravagé l'État.

de presse non plus. Quelques agglomérations ont encore un « Mur des nouvelles », épargnées par « la colère, la violence ». Mais les articles ne sont plus que des titres, des brèves, des « vestiges de l'espérance ». Après les épidémies, les pannes informatiques généralisées, les milliards de données perdues, les coupures d'électricité, les énergies renouvelables épuisées ou sous embargo, la fin d'Internet, c'est le retour à la fragilité. À l'incertitude, à la loi du plus fort. La France – « grand pays, qui se croyait à l'abri », peut-on lire dans ce texte émouvant, radical – brûle à petit feu.

« Et on aurait tort de se croire à l'abri », nous explique de son côté Norek. Il évoque – les arguments de son roman reflètent ses propres convictions, « ce que je dis, ce n'est pas ce que je crois. Ce sont des sources que j'ai vérifiées, que j'ai recoupées » – la montée des eaux, la famine, la sécheresse, le fait que dans une vingtaine d'années, « le chiffre est encore un peu flou », il va y avoir « entre 200 et 500 millions de réfugiés climatiques ». L'ex-flic du 93, que *Le Point* a récompensé de son prix du Polar euro-

« On ne trouve nulle trace de lui dans les registres, les fichiers, le nuage. Il est parvenu à disparaître. Cela s'est fait naturellement, et la lente débâcle du monde l'a aidé. [...] Peu avant, convaincu de l'inanité, de la vacuité, de la fragilité même du système chargé de régir leurs existences, il avait cessé d'utiliser sa carte de crédit pour payer ses achats, vidé ses comptes avant qu'il ne soit trop tard, effacé toutes ses données personnelles, détruit son laptop, son smartphone. Puis il était entré en résistance. Car, au début, il ne s'agissait pour lui que de cela : faire sécession. S'écarter du monde pour vivre. Se perdre au fond des chemins, puis s'élever vers les hauts plateaux, approcher des sommets. Il savait les vallées désertées, les bergeries, les baïtas abandonnées depuis l'annonce des épidémies qui décimeraient bientôt les grands troupeaux. »

« L'Un des tiens », Thomas Sands

péen en 2016 pour son roman *Surtensions* (son premier prix, il en a reçu dix-huit depuis, passe cet automne la barre du million d'exemplaires vendus), nous annonce qu'il y aura «un conflit terrible entre ceux qui ont tout et ceux qui n'ont rien». Norek parle de «murs», de «milices», du fait que, d'ici à 2050, «il n'y aura plus un seul poisson mangeable dans l'océan». On en avale notre café de travers. Pour expliquer notre attitude attentiste, voire inconsciente, il glisse dans le roman la métaphore des grenouilles plongées dans de l'eau que l'on chauffe peu à peu. Elles s'accoutument à la montée progressive de la température jusqu'à en mourir.

Thomas Sands, dans la «*légère anticipation*» de *L'Un des tiens*, dit également se fonder sur «des faits exacts, des faits réels et des faits recoupés». «Aucun événement relaté dans le livre qui n'ait pas eu lieu dans la réalité – dans la réalité sanitaire, climatique, ou dans la réalité sociale, qu'elle soit récente ou un peu plus ancienne», poursuit le romancier. À découvrir, donc, ce monde d'après «le grand nivellement». Façon *La Route*, de Cormac McCarthy, à la française, survivaliste et terrifiant, qui donne d'autant plus envie de prendre le parti de Norek. Lequel prévient «qu'on ne peut pas dire aux gens que tout est foutu et qu'on va tous y rester». Son roman prône la rébellion, mais aussi une alternative par le changement. Sortir de l'eau avant qu'elle soit trop chaude. Qui (sur)vivra verra ? ■

Impact, d'Olivier Norek (Michel Lafon, 368 p., 19,95 €).

L'Un des tiens, de Thomas Sands (Equinox, Les Arènes, 304 p., 15 €).